

Organiser l'imprévisible

ENTRETIEN AVEC PATRICE HUERRE, PÉDOPSYCHIATRE ET PSYCHANALYSTE

Alors qu'elle place l'enfant en son centre, la littérature pour la jeunesse est avant tout une affaire d'adultes. Comment un adulte fait-il pour deviner ce qui va convenir à un enfant, et quel enfant ? C'est à cette équation pleine d'imprévu que le critique se confronte chaque jour, courant le risque de se concentrer sur l'œuvre et d'oublier l'enfant autant que l'inverse. En guise d'introduction, c'est cette question que nous avons eu envie de poser au psychiatre et psychanalyste Patrice Huerre.



Julia, 7 ans © Photo David Hemelsdaël.



Marie Lallouet : Comment un adulte peut-il savoir ce qu'est un « bon livre pour enfant » ?

Patrice Huerre : En tant qu'adulte, on va puiser dans notre mémoire infantile. Même si on ne l'a plus trop à la conscience, c'est ce bagage d'émotions constitué dans sa propre enfance que l'on convoque. Une lecture nouvelle se met en correspondance avec des lectures ou des histoires anciennes qui nous ont touchés. C'est l'ancien enfant qui est mobilisé, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non.

La critique littéraire n'est pas seulement un travail d'émotion, de ressenti ; c'est aussi un travail intellectuel d'analyse.

À ce premier ressenti, le critique ajoute un travail intellectuel qui lui permet de communiquer avec d'autres adultes ; il établit un système, ensemble d'arguments adultes qui s'adressent à d'autres adultes. Ce ne sont d'ailleurs pas ces arguments que l'on utilisera si l'on s'adresse à l'enfant lui-même : il va bien falloir alors retrouver les mots qui nous parlaient quand nous étions enfants nous-mêmes.

Agnès Rosenstiehl nous a récemment parlé des limites qu'elle s'imposait en tant qu'autrice : « La seule inquiétude que l'on doit avoir, c'est de faire mal aux enfants ». Comment peut-on apprécier ce « faire mal » ?

C'est la façon dont les pires drames sont racontés qui fait qu'ils sont recevables par des enfants ou non. Façon poétique, métaphorique – ce que font les contes par exemple... Et ce que ça fait à un adulte est très différent de ce que cela fait à un enfant. Jadis, j'ai écrit un livre pour enfants avec le peintre Olivier Debré, *Perroco le perroquet*. C'est l'histoire de l'arrivée d'un troisième petit perroquet dans une famille. En regardant les pastels à l'huile qui illustraient l'histoire, l'éditeur (c'était à L'École des loisirs) était très contrarié car Perroco changeait en permanence de couleur et d'apparence ; il était certain que l'enfant allait s'y perdre. Sidéré par cette remarque, le peintre – qui n'était pas illustrateur – explique que son perroquet changeait d'apparence en fonction de ses péripéties et de ses émotions. Pour lui, c'est ce qui lui semblait donner le meilleur accès au ressenti de son personnage.

Le livre a été publié comme ça et pas une fois, alors que j'ai eu mille occasions de le lire à des enfants, cela n'a été une question. Le regard de l'adulte, de l'enfant et du professionnel sont différents. La capacité de l'enfant à évoluer dans une proposition artistique est souvent sous-estimée par les adultes. Dans cet exemple, le peintre et l'enfant étaient bien plus proches l'un de l'autre que ce que croyait l'éditeur.

Un livre peut-il être dangereux ?

Je ne le pense pas. On a attribué une grande dangerosité aux livres au point que certains furent brûlés. Mais ce n'est jamais un livre qui est dangereux, ce sont les idées qu'il véhicule qui peuvent l'être. Seule compte la tonalité du message. Un message raciste, par exemple, sera dangereux. Le critique n'aura aucun mal à évaluer cette dangerosité. Mais intervient alors la question du niveau de lecture. Un livre en a souvent plusieurs et on ne peut pas préjuger du niveau de lecture de l'enfant. Limité au premier degré, étanche à l'humour, un jeune lecteur peut ne pas comprendre ce que lui propose l'auteur.

Comment l'enfant entre-t-il dans ce jeu des représentations que lui propose le livre ?

Cette compétence s'acquiert dans la première année de la vie avec la capacité de jouer, de sortir d'une relation duelle à l'objet. C'est le décalage qui permet à un tout-petit de se représenter quelque chose qu'il n'a pas sous les yeux, il se « décolle » de l'objet. Cet apprentissage peut être défaillant, ce que je retrouve dans de nombreuses expertises judiciaires. C'est un adolescent qui a besoin de prendre l'autobus et qui, ne le voyant pas, pense qu'il n'existe pas et n'existera pas, au point qu'il fauchera un scooter pour aller où il veut aller. C'est un handicap terrible qui nous « colle » à l'objet. C'est par exemple croire que tout est vrai dans un film. Cette première année est cruciale – avec la place prise par l'objet transitionnel, qui représente et remplace. Si on a pu grandir correctement, on va considérer le livre comme un objet intermédiaire entre des auteurs et soi. Le livre sera le support de projections d'autres.

Cela signifie que quand l'enfant arrive à l'âge où il peut lire tout seul un livre, il est suffisamment compétent pour s'en débrouiller, naviguer entre les différents niveaux de lecture...

S'il a bien grandi, oui. Mais il faut aussi que le livre lui signifie régulièrement que « ce n'est pas pour de vrai ». Lire c'est un jeu et ce jeu a besoin de règles claires. Plus l'enfant est jeune et plus le livre doit rappeler ses règles. Rappeler que l'on est dans le jeu. « On dirait que », « Il était une fois »... ce sont des codes que l'enfant perçoit très tôt et dont il a besoin.

Dans le grandissement de l'enfant, vous accordez beaucoup d'importance à la première année. Quelles sont les autres étapes importantes ?

> 0-3 ans, c'est la période de l'accompagnement de l'adulte, absolument central dans cette initiation à l'imaginaire. L'imagination, c'est la capacité à se faire des images, comme un cinéma intérieur qui représente ce que l'on espère. À imaginer le biberon avant qu'il arrive quand on a très faim. C'est notre imagination qui nous permet de nous raconter notre propre histoire à partir de ce que l'auteur nous raconte. Pour un livre mais aussi pour un tableau...

> 3-6 ans, c'est la découverte de l'autonomie, même si l'adulte qui raconte reste très important. Le livre (ou l'histoire racontée) se place en triangulation avec l'adulte et les enfants.

> 6 ans est un passage important. Les adultes apprennent à lire, il deviennent sérieux, leurs dessins se ressemblent tous. On entre dans la période de latence : la mise au repos de toute l'agitation première de la petite enfance pour préparer l'arrivée de la puberté. À cet âge il faut du sérieux. L'humour si fort chez les plus petits est moins spontané. On cherche de la cohérence ; les mots, les images, le message, tout doit coller. On est face à des apprentissages sérieux : le code alphabétique, le code arithmétique...

> **Puis vient la puberté.** Cette puberté intervient à des âges différents et c'est elle qui compte. Pour moi, la notion d'adolescence n'existe pas autrement que comme une création socioculturelle. Je préfère la notion anglaise de « teenagers », de 13 à 19 ans, qui mène de l'enfant à l'adulte. Ce sont les changements du corps qui modifient le rapport

au monde, la façon d'envisager l'autre, ses parents... C'est parfois à 10 ans, mais ça peut être aussi à 15 ans. C'est approximativement la période du collège. Le renforcement du conformisme générationnel, très fort actuellement, entraîne parfois les enfants dans une sorte de puberté sociale alors que leur corps n'est pas prêt. Ce qui est un problème par exemple pour la consommation d'images pornographiques.

Si vous considérez que l'adolescence n'existe pas, pour reprendre le titre de votre livre, il n'empêche que la littérature pour les adolescents existe réellement en tant que proposition éditoriale.

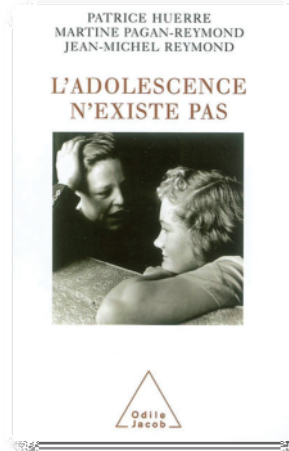
« Réserver » une littérature à des adolescents me semble être une erreur. Erreur parce qu'elle sous-estime la capacité des adolescents à trouver leur comptant dans la littérature qui s'adresse aux adultes. Erreur aussi parce que, à cet âge, on est bien plus attiré par ce qui n'est pas pour soi que par ce qui nous est spécifiquement destiné. Et si ce sont des bons livres, pourquoi ne s'adressent-ils pas à tout le monde ? Passer du côté des grands est très important dans cette période de la vie, créer un espace séparé, une mise à part, me semble contradictoire avec la réalité de ces « ados ». Le fameux 7 à 77 ans de Hergé était de ce point de vue une jolie trouvaille !

La littérature jeunesse, et donc la critique qui l'analyse, ont commencé à exister sur des bases morales et éducatives. Aujourd'hui, la littérature jeunesse aspire à être regardée comme un ensemble d'œuvres dégagées de cette fonction morale et éducative. Comment appréciez-vous cette évolution ?

Les fonctions morales et éducatives existent toujours et correspondent à la demande de beaucoup de parents. Ceux-ci ont besoin de livres pour faire passer des messages à leurs enfants sous couvert d'une histoire. C'est peut-être un peu caricatural mais c'est très réel. Il y a aussi un domaine littéraire qui veut offrir un espace de rêve où tout est possible grâce à l'imaginaire mais on se tromperait à penser que tous les parents sont convaincus que cet espace est nécessaire. Rêver, qui devient alors rêvasser pour que ce soit encore plus péjoratif, ce serait perdre du temps. Des livres d'accord mais



↑
Alma, 1 an.
« La période de l'accompagnement
de l'adulte ».
© Photo B.A.



↑
Patrice Huerre, Martine
Pagan-Reymond, Jean-Michel
Reymond : *L'Adolescence n'existe pas*,
Odile Jacob, 2003.



↑
Dr Patrice Huerre, Anne Lamy : *Je
m'en fiche, j'irai quand même !*, Albin
Michel, 2006.

pour « acquérir », se préparer le mieux possible à la réussite, à la vie adulte. Je passe beaucoup de temps quand je fais des conférences pour les parents à remettre en cause cet utilitarisme (par ailleurs rempli de bonnes intentions). La question à poser alors est de savoir quel humain les parents veulent-ils aider à grandir : un humain qui va partager, interagir avec les autres, s'épanouir ? Ou pas... On sait pourtant que ce qui est déjà important et le sera de plus, ce sont les capacités d'adaptation et donc d'imagination, de créativité. Comment développer cela si ce n'est du côté de ces livres qui font rêver ? Tout va changer vite et si le système de représentations mis en place par l'éducation n'a aucune souplesse, cela va faire des malheureux. Les adolescents l'ont compris plus vite que leurs parents je crois. La programmation aujourd'hui pour dans vingt ans, ça ne sert pas à grand-chose.

Quand vous entrez dans une librairie pour la jeunesse, quelles remarques vous faites-vous ?

Je trouve ça très organisé, trop. Les livres sont rangés en fonction de leurs objectifs : ceux à vocation éducative opposés à ceux qui sont du côté de l'imaginaire, les livres pour tel âge... C'est nécessaire sans doute, mais je suis adepte de la philosophie

zen qui nous enseigne que la meilleure façon pour l'archer de toucher le cœur de la cible est d'avoir les yeux bandés... Moins un livre a de visées et mieux il parviendra à ses fins. C'est cette omniprésence des visées qui m'embarrasse. L'intention complique tout le plus souvent. Pour cheminer dans toutes ces propositions, l'enfant suit des chemins imprévus, que l'adulte reconstruit après coup mais n'imagine pas. Pourquoi ce livre sera pour lui ? Certains procéderont avec méthode, d'autres en papillonnant, guidés par les couleurs, les épaisseurs, par ce qu'ils veulent. Vouloir classer, organiser, orienter, guider, prévoir, c'est oublier l'importance des rencontres hasardeuses.

Vous semblez accorder beaucoup d'importance à l'imprévisible...

J'en suis même un fervent défenseur. Comment organiser le mieux possible les circonstances qui permettront l'imprévisible. Cet oxymore entre l'organisé et l'imprévisible résume assez bien les questions que les enfants nous posent. Il faut que le hasard puisse jouer son rôle. C'est un énorme travail pour les adultes qui doivent penser cela. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, le 29 janvier 2020